LE MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

PERSONNAGES.

M. DURVAL, riche Financier.

Madame DURVAL, sa Femme.

Mademoiselle JULIE, leur Fille.

M. DE SURMON, Frere de M. Durval.

LA COMTESSE D'ALTIN, Sœur de Madame Durval.

LA MARQUISE DE SAINT-BON.

LE MARQUIS DE SAINT-BON, son Fils.

UN MÉDECIN.

AGATHE, une des femmes de Madame Durval.

DUMONT, Maître d'Hôtel, Mari d'Agathe.

La Scène est dans le Sallon d'une Maison de Campagne de M. Durval, très-voisine de Versailles.



LE MARIAGE DE JULIE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

DUMONT, AGATHE.

(*Ils sortent chacun d'un appartement opposé.*)

DUMONT, *riant.*

AH, ah, ah.

AGATHE, *pleurant.*

Hun, hun.

DUMONT.

Pourquoi pleures-tu?

AGATHE.

De quoi ris-tu?

DUMONT, *gaiement.*

De l'humeur de Monsieur.

AGATHE, *tristement.*

De l'humeur de Madame.

DUMONT.

Il demande mes comptes, je les lui donne; & il se prend à moi de ce que Madame fait plus de dépense qu'il ne voudroit.

AGATHE.

Madame m'a demandé son miroir, je le lui donne;

& elle se prend à moi de ce qu'elle y voit des traits qui ne sont pas ceux de sa fille.

DUMONT.

Ils sont plaisans, nos Maîtres.

AGATHE.

Plaisans ! très-fâcheux.

DUMONT.

Tu n'y penses pas, mon enfant ; tant pis pour eux, s'ils ont de l'humeur.

AGATHE.

Tant pis pour nous : c'est sur leurs gens que se passe l'humeur des Maîtres. Entendre toujours crier....

DUMONT.

Le bruit des cloches ; on s'y fait.

AGATHE.

C'est une cloche bien aigre que Madame.

DUMONT.

Allons, allons ; tu as de bons profits ; c'est l'essentiel ; & puis nous nous aimons, ma chere Agathe, cela console de tout.

AGATHE.

Il est vrai, mon cher Dumont ; le mariage ne nous a pas guéris de cette maladie, comme ils l'appelloient.

DUMONT.

Oh ! des gens comme nous ! Il nous conviendroit bien d'imiter nos Maîtres ! Cette maladie nous durera, il n'y a mariage qui tienne.

AGATHE.

On fera bien-tôt celui de la fille de la maison, de Mademoiselle Durval : c'est pour cela qu'ils l'ont retirée du Couvent : je parierois bien d'avance, que ce mariage-là ne sera pas si heureux que le nôtre.

DUMONT.

Ce seroit dommage : Mademoiselle Julie est si aimable !

AGATHE.

Oui, si douce, si aisée à servir ! une figure charmante, de la naïveté, de l'esprit.

DUMONT.

Ils n'ont point d'autre enfant, & elle passe pour la plus riche héritiere.

AGATHE.

Le mal eſt que ces héritieres-là, on ſonge plus à en faire de grandes Dames qu'à en faire des femmes heureuſes.

DUMONT.

On dit que Monſieur lui deſtine ce jeune homme.... là.... qui a la phyſionomie ſi baſſe.

AGATHE.

Monſieur Dutour ?

DUMONT.

Juſtement. Il eſt extrêmement riche.

AGATHE.

Je le crois : il a l'air ſi inſolent !

DUMONT.

Cela eſt dans l'ordre : mais c'eſt un homme qui eſt bien ſelon le cœur de Monſieur.

AGATHE.

En revanche, il n'eſt gueres ſelon le cœur de Madame.

DUMONT.

Mon enfant, cela eſt encore dans l'ordre.

AGATHE.

Je crois qu'elle a en vue pour notre Demoiſelle le Marquis de Saint-Bon, qui depuis hier eſt à cette maiſon de campagne avec Madame ſa mère : on ne dira pas de celui là qu'il a la phyſionomie baſſe : c'eſt la plus noble, la plus intéreſſante, & des manières ſi honnêtes avec tout le monde !

DUMONT.

C'eſt à ces manières-là qu'on reconnoît les gens de qualité.

AGATHE.

Madame dit que là-deſſous il y a quelquefois bien de la hauteur ; mais je ne crois pas cela du Marquis : ſon air eſt ſi franc, ſi ouvert !

DUMONT.

Il n'eſt pas difficile de deviner pour qui doit pencher le cœur de notre jeune Maîtreſſe.

AGATHE.

Je ne puis pas te dire encore ſi elle aime le Marquis ;

mais je puis bien te répondre qu'elle hait Monsieur Dutour de tout son cœur. Pour lui déplaire souverainement, il n'a eu qu'à se montrer. Oh! c'est un homme qui va vîte en besogne.

DUMONT.

Malheureusement, Madame n'est guère en possession de faire changer d'avis à Monsieur.

AGATHE.

Et as-tu vu Monsieur en faire changer à Madame; Il faut avouer que nous avons des Maîtres bien étranges: Monsieur & Madame Durval logent sous le même toît; ils n'ont, d'ailleurs, rien de commun: leurs heures, leurs goûts, leurs sociétés différent: Monsieur dîne, & Madame soupe; quand l'un se leve, l'autre se couche; & s'ils ne se donnoient, quelquefois, rendez-vous, Madame pour demander de l'argent à son mari, Monsieur pour quereller Madame, on croiroit qu'il y a un mur de séparation entr'eux.

DUMONT.

S'ils étoient, du moins, heureux, chacun de leur côté... mais bon! Monsieur va tous les soirs porter son ennui chez une petite personne à qui il paie bien cher le droit de commander chez elle, & d'être sa dupe.

AGATHE.

Madame, de son côté, donne d'excellens soupers où elle ne mange point; elle a des amis qu'elle n'aime point, une loge à tous les Spectacles, & du plaisir nulle part.

DUMONT.

Leur mal est d'avoir trop de ce qui manque aux autres.

AGATHE.

Oui; mais Madame a d'ailleurs, au fond de l'ame, un chagrin qui la suit par-tout.

DUMONT.

Quel est ce chagrin?

AGATHE.

Un chagrin.... Oh! tu ne l'imaginerois jamais... un chagrin.... qui fait mourir de rire.

DUMONT.

Comment donc?

AGATHE.

C'eſt que tout-d'un-coup Madame pleure comme ſi elle avoit perdu tous ſes parens, & on ne ſait pas pourquoi.... Je le ſais pourtant bien, moi.

DUMONT.

Parbleu! c'eſt qu'elle eſt folle.

AGATHE.

A-peu-près: Madame ſe déſole de ce qu'elle n'eſt pas femme de qualité: elle enrage de voir ſa ſœur Comteſſe, elle s'en meurt de douleur.

DUMONT.

Mais cette ſœur manque de tout.

AGATHE.

Madame voudroit être Comteſſe, & manquer de tout comme elle. Il eſt vrai que celle-ci, qui, de ſon côté, pourtant, envie les grands biens de ſa ſœur, a l'air de la protéger; elle regarde Madame du haut de ſa grandeur; &, ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il n'y a pas juſqu'à ſes femmes qui dédaignent de faire notre partie.

DUMONT.

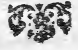
Je ne ſais comment cela ſe fait: on diroit qu'il y a une malédiction ſur ces gens riches. Quand on les voit de près, ils ſont plus de pitié que d'envie. Ma foi, ſi je pouvois troquer mon ſort contre celui de nos Maîtres, je crois que j'y regarderois à deux fois.

AGATHE.

Je ne voudrois point de leur ennui: mais je voudrois bien des belles robes de Madame, de ſes diamans, de ſes dentelles.

DUMONT.

Bon! tu as bien beſoin de tout cela! Va, ma chère amie, les richeſſes ſont pour quelques-uns, & le bonheur pour tout le monde. Tiens, il y a une chanſon qui dit....



SCENE II.

M. DURVAL, *en robe de chambre*, AGATHE, DUMONT.

M. DURVAL.

QU'est-ce que cette chanson? Je sonne, & personne ne vient. Qu'avez-vous donc à chanter, vous autres, & à être si gais dès le matin? Je ne vois pas ce que la vie a de si plaisant, & sur-tout pour de pauvres diables comme vous.

DUMONT.

Je dirai à Monsieur, que de pauvres diables comme nous ont bon appétit, se portent bien, dorment bien, s'aiment bien....

M. DURVAL.

Et servent mal. On chante, au lieu d'écouter quand je sonne, *S'aiment bien*! n'êtes vous pas honteux de vous aimer encore? A quoi sert-il donc qu'on vous ait mariés?

DUMONT.

A quoi cela sert, Monsieur? Voyez un peu le joli minois d'Agathe.

AGATHE.

C'est un effet de votre honnêteté; mon cher Dumont.

M. DURVAL.

Depuis le temps que vous êtes mari & femme....

DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il me semble que ce n'est que d'hier; mais, comme disoit l'autre jour M. votre frère, le plaisir abrège les heures; l'ennui les compte.

M. DURVAL.

Oh! Monsieur mon frère, c'est un Philosophe: il fait des phrases; mais qu'il porte cela à la bourse, il verra ce que cela vaut; Allez, Dumont, allez vous-

en de ma part savoir s'il est jour chez la Marquise de Saint-Bon, comment elle a passé la nuit, & si elle n'a besoin de rien: vous, Agathe, dites à ma fille que je veux lui parler.

SCENE III.

M. DURVAL, *seul.*

CEs faquins-là ont l'insolence d'être plus heureux que leurs Maîtres. Nous avons les richesses, & ils ont les plaisirs. Sans la vanité qui soutient, on seroit tenté de leur porter envie. S'aimer après six grands mois de mariage! Au bout de six jours, je ne pouvois souffrir me femme.

SCENE IV.

M. DURVAL, M. DE SURMON.

M. DURVAL.

AH! Monsieur de Surmon, vous voilà de bonne heure!

M. DE SURMON.

C'est que j'ai à vous entretenir, mon frère.

M. DURVAL.

De quoi s'agit-il donc?

M. DE SURMON.

D'un parti pour ma nièce, d'un homme dont la haute naissance....

M. DURVAL.

Je vous arrête, mon frère: c'est, vraisemblablement, celui dont la Comtesse d'Altin, ma belle-sœur, m'a déja parlé; un de ces hommes sans principes, de ces roués de bonne compagnie, que personne n'estime & que tout le monde recherche.

M. DE SURMON.

Eh! non, mon frère: s'il étoit question d'un pareil sujet, je ne m'en mêlerois pas: celui dont il s'agit,

c'eſt le Marquis de Saint-Bon que vous avez ici avec Madame ſa mère : vous ſavez qu'il eſt généralement eſtimé, que ſa façon de penſer eſt au-deſſus de ſa naiſſance, qu'il regarde celle-ci comme un avantage dont on ne ſe prévaut qu'au défaut du mérite perſonnel, & qu'il ne croit pas qu'aucun homme apporte, en venant au monde, le droit d'en mépriſer un autre.

M. DURVAL.

Je veux croire que ce ſont-là ſes véritables ſentimens.

M. DE SURMON.

Oh ! je vous garantis qu'il n'y a point d'hypocriſie dans ſon fait.

M. DURVAL.

Je l'en félicite : Mais, mon frère, outre que j'ai réſolu de n'avoir pour gendre qu'un homme qui ſoit mon égal, & que ſur ce point je trouve que Madame Jourdain étoit une femme très-ſenſée, votre Marquis a un défaut qui me gâteroit ſeul tout ce qu'il peut avoir d'eſtimable.

M. DE SURMON.

Quoi donc ?

M. DURVAL.

C'eſt un merveilleux, un eſprit ; & vous ſavez que ma bête, à moi, c'eſt un homme d'eſprit : je n'aime pas ces meſſieurs-là.

M. DE SURMON.

Vous en voyez pourtant.

M. DURVAL.

Dans une maiſon comme la mienne, il faut bien avoir de tout... N'allez pas vous imaginer que je les craigne, au moins.

M. DE SURMON.

En tout cas, mon frère, on ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

M. DURVAL.

Comment ? que voulez-vous dire ? Qu'entendez-vous par-là ?

M. DE SURMON.

Moi ? rien : mais je ſoutiens qu'un ſot...

M. DURVAL.

Un sot dit des sottises, un homme d'esprit en fait. Votre Marquis, par exemple, ne l'accuse-t-on pas de composer?

M. DE SURMON.

L'accusation est prouvée: il a eu le malheur de faire un excellent ouvrage, & de n'en pas rougir, qui pis est. Que voulez-vous? Il a le ridicule de penser qu'il n'y a personne qui ne doive s'honorer d'une production estimable, qu'il est très-avantageux de savoir s'occuper, que l'esprit & les mœurs y gagnent.

M. DURVAL.

En effet, ce sont de grands modéles de vertu que messieurs les Auteurs!

M. DE SURMON.

Non, mon frère; ils sont hommes, & quelquefois plus hommes que d'autres: vous avouerez, cependant, qu'en se dérobant à l'oisiveté on échappe à l'ennui, mal épidémique des gens du monde, & qui est chez eux la cause d'une infinité de vices & de travers dont l'occupation les auroit préservés. C'est peut-être à cela que le Marquis doit de valoir mieux que la plupart de ses pareils.

M. DURVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, mon frere: mais vous ne me ferez pas aimer l'esprit: je ne parle pas de celui qui fait faire fortune; j'en fais grãd cas de celui-là, & vous voyez qu'il m'a bien servi. Aucun particulier n'est plus riche que moi, & avec cette richesse-là on est l'égal de tout le monde.

M. DE SURMON.

C'est de quoi tout le monde ne convient pas.

M. DURVAL.

Et tout le monde agit comme s'il en convenoit. Les gens du plus grand état sont à ma table; ce qu'il y a de plus distingué, de plus célébre dans tous les genres, fait sa cour....

M. DE SURMON.

A votre Cuisinier.

M. DURVAL.

Mais n'a pas qui veut un Cuisinier comme le mien.

Avec tout votre bel esprit, mon frère, mous allez à pied, vous faites maigre chère.

M. DE SURMON.

Mon frère, vous vous en porteriez mieux si vous donniez plus d'exercice à vos jambes, & moins de fatigue à votre estomac; sachez, cependant, que j'ai quelquefois à ma table ce qui manque à la vôtre.

M. DURVAL.

Ce qui manque à la mienne!

M. DE SURMOM.

Oui, mon frère; des amis.

M. DURVAL.

Bon! Est-ce qu'il y a de ces gens-là?

M. DE SURMON.

De amis & de la gaieté... N'allez-vous pas me dire encore: est-ce qu'il y a de la gaieté?

M. DURVAL.

Mais, Monsieur, qui croyez aux amis, & qui êtes si gai avec deux mille écus de rente, vous ne prétendez pas, apparemment, faire de comparaison avec un homme qui en a cent mille.

M. DE SURMON.

Je n'en fais aucune, mon frere: mais.... cet homme est donc, bien heureux, là, bien heureux?

M. DURVAL.

Eh! mais.... si ce n'étoit ma femme.

M. DE SURMON.

Avouez qu'elle trouble un peu....

M. DURVAL.

Oh! un peu: baste, vous la connoissez; mais quand elle m'a bien fait donner au diable, savez-vous ce que je fais?

M. DE SURMON.

Ce que bien d'autres font: vous prenez patience.

M. DURVAL.

Je m'enferme, j'ouvre mon coffre fort, je visite mon porte-feuille; & je suis consolé.

M. DE SURMON.

Mon frere, ce n'est pas là ce que je vous envie, c'est le pouvoir d'obliger: mais quel usage en faites-vous?

Vous prodiguez l'or pour les choses de luxe & d'ostentation, votre bourse est au service d'un grand Seigneur, d'un homme en place, quelquefois même d'un malheureux à la mode; mais de faire une bonne action secrette, de secourir le mérite indigent & caché.... oh! vous n'avez point d argent pour cela.

M. DURVAL.

En beaux propos, mon frere, on sait que vous y abondez: les gens qui n'ont rien à donner sont toujours si généreux.... du bien d'autrui.

M. DE SURMON.

Laissons cela, & revenons au Marquis: il est neveu du Commandeur, & parent du Ministre: vous savez qu'il doit y avoir de grands changemens, & que, pour conserver votre place, vous avez besoin d'un ami puissant; le Commandeur est le vôtre.

M. DURVAL.

Ma femme le dit; mais sur ce point-là, elle est un peu sujette à caution. Personne n'auroit autant d'amis que moi, si j'avois pris pour bons tous ceux qu'elle m'a donnés.

M. DE SURMON.

Mais celui-ci, mon frere...

M. DURVAL.

J'en ai un plus sûr, & qui m'a mieux servi, l'argent; oui, Monsieur le Philosophe, l'argent; &, pour m'expliquer net sur votre proposition, sachez que j'ai promis ma fille à M. Dutour, que je me démets de ma place en sa faveur, que moyennant cent mille francs, donnés à propos, nous avons obtenu cette grace, & que j'en ai la nouvelle.

M. DE SURMON.

Mais, mon frere, ce Monsieur Dutour est un homme décrié, un homme sans mérite.

M. DURVAL.

Sans mérite! Mon frere, mon frere, je sais que, de la succession de son pere, il a eu plus de deux millions.

M. DE SURMON.

Des gens bien instruis m'ont, de plus, assuré qu'il

avoit un engagement secret, que ses affaires étoient fort dérangées.

M. DURVAL.

Bon! M. Dutour un engagement secret! Ses affaires dérangées! Je vous garantis, moi, qu'il ne dérangera jamais, ni lui ni ses affaires : c'est l'esprit le plus solide....

M. DE SURMON.

Vous voulez dire le plus lourd.

M. DURVAL.

Nommez-le comme il vous plaira ; mais je lui connois, moi, une maxime excellente : c'est de ne laisser jamais ses deniers oisifs : aussi a-t-il fallu que je lui prêtasse les cent mille francs qui ont servi à lui faire obtenir ma place ; il ne les avoit pas chez lui.

M. DE SURMON.

Mais votre fille sera-t-elle heureuse avec M. Dutour, L'aimera-t-elle ;

M. DURVAL.

Elle l'aimera, elle l'aimera ; comme les femmes aiment leurs maris....

M. DE SURMON.

Mais....

M. DURVAL.

Je sais que ma femme a, comme vous, le Marquis dans la tête ; car elle a la maladie des gens de qualité, ma femme.

M. DE SURMON.

Et vous, mon frere, la maladie des sots ; mais....

M. DURVAL.

Oh! mais, mais.... tenez, mon frere, quand vous aurez fait une fortune comme la mienne, je pourrai prendre de vos almanachs. En attendant, je vous baise les mains, & vais finir quelques affaires.

SCENE V.

M. DE SURMON.

Chose étrange, qu'un homme mesure à sa fortune l'opinion qu'il a de lui-même, & qu'il ne soupçonne jamais qu'il seroit possible, à toute force, qu'avec de grands biens on ne fût pourtant qu'un sot. Mais voici ma nièce, sa physionomie prévient pour elle, je veux voir si son esprit y répond, je n'ai causé avec elle que des momens.

SCENE VI.

Mademoiselle DURVAL, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

Où allez-vous donc, ma nièce?

Mademoiselle DURVAL.

Ah! c'est vous, mon cher oncle, je suis bien charmée de vous voir, je passois chez mon pere.

M. DE SURMON.

N'êtes-vous pas bien contente d'avoir quitté votre Couvent?

Mademoiselle DURVAL.

Hélas! mon cher oncle, j'y voudrois être encore.

M. DE SURMON.

Vous ne parlez pas suivant votre pensée; à votre âge le monde est si charmant!

Mademoiselle DURVAL.

Vraiment! mon oncle, je m'en étois fait une image enchantée; en y pensant, mon cœur battoit d'avance, je volois au-devant de lui; mais que je l'ai trouvé différent de ce que je l'avois imaginé!

M. DE SURMON.

Comment don, Mademoiselle?

Mademoiselle DURVAL.

Je croyois trouver ici des parens qui s'aimoient, à qui je serois chere, que j'aimois déja de tout mon cœur, à qui je brûlois de le prouver; leur froid accueil m'a glacée: ils ne m'aiment point & ils se haïssent: concevez-vous cela, mon oncle? Des époux se haïr!

M. DE SURMON.

En effet, cela est si rare!

Mademoiselle DURVAL.

Mon pere ne me parle jamais de sa femme que pour m'en dire du mal, ma mere ne me parle jamais de son mari que pour le tourner en ridicule: la Comtesse, ma tante, se moque de tous les deux: tous les deux disent qu'elle est une impertinente: chacun veut que je dise comme lui; & parce que je ne veux pas jouer un si vilain rôle, on trouve que je ne suis qu'une petite sotte.

M. DE SURMON.

Continuez de même, & soyez sûre qu'on finira par vous en estimer davantage. Convenez d'ailleurs que la maison de vos parens est le rendez-vous de tous les plaisirs.

Mademoiselle DURVAL.

Tous les plaisirs y sont, & jamais le plaisir: l'ennui se peint sur les visages, & on dit en bâillant qu'on se réjouit fort: on veut, sur-tout, le persuader aux autres: je suis pourtant bien contente, quand ma mere me mene aux Français dans sa petite loge: je me sens si intéressée, si émue. Cette pauvre Zaïre, mon oncle! Mais ma mere ne cesse de causer; &, lorsque je suis à pleurer de tout mon cœur, elle a la cruauté d'interrompre mes larmes, en se moquant de moi, ou en me disant que tout cela n'est pas vrai.

M. DE SURMON.

Pauvre petite!

Mademoiselle DURVAL.

Au retour, un grand souper si triste, & puis un jeu d'enfer où l'on s'egorge poliment entre amis: passe encore

encore pour des Proverbes, quand c'est M. Préville qui les joue.

M. DE SURMON.

Vous êtes difficile, Mademoiselle: mais après tout, dans votre Couvent...

Mademoiselle DURVAL.

J'y étois heureuse & tranquille, & je ne puis, sans soupirer, songer aux doux momens que j'y passois avec une amie...

M. DE SURMON.

Quelle est donc cette amie?

Mademoiselle DURVAL.

Une Dame retirée du monde où elle avoit long-temps vécu, une parente du Marquis de Saint-Bon.

M. DE SURMON.

Ah! fort-bien.... Et le Marquis alloit voir sa parente?

Mademoiselle DURVAL.

Oh! souvent.

M. DE SURMON.

Et vous le voyiez chez elle? C'est un homme charmant, n'est-ce pas?

Mademoiselle DURVAL.

Oh! oui, un homme infiniment estimable.

M. DE SURMON.

Ma nièce, je commence à comprendre votre goût pour le Couvent.

Mademoiselle DURVAL.

J'y ai laissé une amie qui m'étoit bien chere.

Monsieur DE SURMON.

Mais le Marquis est ici, & vous avez du moins le plaîsir de lui parler de cette amie qui vous est si chère.

Mademoiselle DURVAL.

Bon! mon pere ne m'a-t-il pas défendu d'entretenir le Marquis?

Monsieur DE SURMON.

En revanche, votre mere vous le permet.

Mademoiselle DURVAL.

Et en pareil cas, ne pensez-vous pas, mon oncle, qu'une fille doit obéir à sa mere par préférence?

Monsieur DE SURMON.

Si je crois cela, ma niéce?

Mademoiselle DURVAL.

Mais, oui; une fille n'est-elle pa plus particulierement sous la conduite de sa mere?

Monsieur DE SURMON.

Assurément, &, en lui obéissant, vous ne voudriez parler au Marquis qu'à cause de cette parente....

Mademoiselle DURVAL.

Oh! çà, mon oncle, n'ayez donc pas comme cela l'air de vous moquer de votre pauvre niéce?

Monsieur DE SURMON.

Pour l'amour de cette même parente, ma pauvre niéce se feroit la violence d'épouser le Marquis, si on l'en prioit bien fort: le malheur est que votre pere, qui ne connoît pas cette parente, a en vue un certain M. Dutour....

Mademoiselle DURVAL.

Oui, un homme bien désagréable: oh je sens qu'il me seroit impossible de l'aimer.

Monsieur DE SURMON.

Vous auriez moins de peine à aimer le Marquis, n'est-il pas vrai? Vous soupirez.

Mademoiselle DURVAL.

N'allez pas me trahir, mon oncle; vous avez l'air si bon!

M. DE SURMON.

Au contraire, je veux vous servir; mais vous savez les desseins de votre pere.

Mademoiselle DURVAL.

Ah! mon oncle, ayez pitié de votre niéce; joignez-vous à ma mere, pour empêcher qu'on ne me sacrifie: l'exemple de mes parens me fait trembler! O que c'est une chose cruelle que le mariage, quand il tourne de cette façon, & qu'une union qui de-

voit être si douce, dégénere en une querelle de toute la vie !

M. DE SURMON.

Mon enfant, j'ai déjà parlé, & je parlerai encore ; mais j'ai peu de crédit sur mon frere : il n'a jamais fait cas de mes avis, parce qu'il dit ironiquement que je suis un sage. Il fait encore moins de cas de ceux de sa femme, parce qu'il dit sérieusement qu'elle est une folle. Essayez ce que pourront sur lui vos prieres & vos larmes : on a beau être dur, on est toujours pere. Au revoir, ma nièce.

SCENE VII.

Mademoiselle DURVAL, *seule.*

J'Aime & je respecte mon pere ; il me sera cruel de lui résister ; mais ce M. Dutour m'est odieux..... Que vois-je ? Le Marquis. Ah ! rentrons..... Je dois lui cacher...... Je ne pourrois jamais..... Les jambe me tremblent.

SCENE VIII.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS DE SAINT-BON.

LE MARQUIS.

ARrêtez, belle Julie. Eh quoi ! vous me fuyez ?

Mademoiselle DURVAL.

Je ne fuis point, Monsieur ; je me retire. La bienséance ne veut pas.. ..

LE MARQUIS.

Je ne dirai rien qui la blesse : fiez vous-en à mon respect, Mademoiselle.

Mademoiselle DURVAL.

Mais moi, Monsieur, je craindrois de la blesser, si je restois seule ici avec vous ; & l'usage....

LE MARQUIS.

Je sais qu'il m'est contraire, & que je ne devrois avoir l'honneur de vous voir & de vous entretenir que lorsque tout seroit convenu entre vos parens & les miens; mais c'est cet usage, belle Julie, qui fait tant de mauvais mariages : on songe à tout assortir, hors les personnes, & on s'épouse en attendant qu'on se connoisse. Madame votre mere consent que je vous entretienne ; elle me l'a permis, & cet entretien est si essentiel pour vous & pour moi, que j'ose vous prier instamment de vouloir bien ne vous y pas refuser.

SCENE IX.

LE MARQUIS, Mademoiselle DURVAL, AGATHE

AGATHE.

MOnsieur votre pere, Mademoiselle, m'a ordonné de vous dire qu'il avoit à vous parler.

LE MARQUIS.

Je vous arrêterai peu, & je n'ai rien a vous dire que Mademoiselle Agathe ne puisse entendre.

Mademoiselle DURVAL.

Voyons donc, Monsieur, parlez. (*A part.*) O que le cœur me bat.

LE MARQUIS

Vous n'avez pas oublié, Mademoiselle, que j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous voir à votre Couvent; vivement frappé de vos charmes, je ne vous ai laissé voir que mon respect ; je ne me suis pas permis de vous faire connoître des sentimens que vos parens pourroient ne pas approuver : j'ai cru que l'amour quelque violent qu'il fût, ne pouvoit jamais autoriser la séduction. Aujourd'hui que Madame votre mere veut bien me flatter de l'espoir d'être à vous, je croirois manquer à ce que je vous dois, à ce que je me dois à moi-même, si je

me livrois à cet espoir, sans y être autorisé par votre aveu. Pardonnez moi donc, belle Julie, si j'ose interroger votre cœur, & vous demander, non s'il m'est favorable, je n'ai encore rien fait pour cela; mais si du moins il ne m'est pas contraire.

Mademoiselle DURVAL, *embarrassée & d'une voix tremblante.*

Monsieur.....

LE MARQUIS.

Expliquez-vous, mademoiselle; j'attache ma vie au bonheur de vous posseder: mais ce bonheur seroit trop acheté, s'il en coûtoit quelque chose au vôtre. Parlez donc, daignez m'estimer assez pour me déclarer vos sentimens, & si vous avez quelque éloignement pour moi....

Mademoiselle DURVAL.

De l'éloignement pour vous, Monsieur!

AGATHE.

Cela ne seroit pas naturel.

Mademoiselle DURVAL.

Un procédé si noble! des sentimens si délicats! je ne les mériterois guere, si.....

LE MARQUIS.

Si..... achevez, belle Julie.

JULIE.

C'en est assez, Monsieur: je souhaite que vous engagiez mes parens à m'ordonner de vous en dire d'avantage.

AGATHE.

Oui, oui, Monsieur; faites-nous ordonner de vous aimer, & vous verrez comme nous obéirons.

SCENE X.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS, LA MARQUISE, AGATHE.

LA MARQUISE, *allant à Julie.*

VEnez, que je vous embrasse, mon Ange; j'es-

pere bientôt vous appeller d'un nom plus cher à mon cœur..... vous rougissez? Si je ne me trompe, cette rougeur n'est pas de mauvais augure pour mon fils.... Marquis, c'est qu'elle est d'une beauté ravissante!

Mademoiselle DURVAL.

Madame, épargnez-moi, de grace; & pardonnez si je vous quitte. Je ne puis me dispenser d'aller trouver mon pere.

(Elle sort.)

LA MARQUISE, *la regardant aller.*

Elle est faite à peindre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH! Madame, ce n'est rien que sa figure: si vous connoissiez son esprit, son caractere....

LA MARQUISE.

Langage d'amant; abrégez, mon fils: on sait tout cela par cœur.

LE MARQUIS.

Non, ma mere: je n'ai rien vu qu'on puisse lui comparer; & si je ne l'obtiens pas....

LA MARQUISE.

Mon fils: vous avez la tête romanesque. Que vous épousiez la fille de ces gens-là, j'y consens: sa fortune sera immense. Je vous aurois pourtant mieux aimé Chevalier de Malte; mais en perdre la tête! vous êtes aussi trop étrange, & il faut qu'une bonne fois je vous dise les travers que vous vous donnez: premierement, Monsieur, vous ne faites pas assez votre cour.

LE MARQUIS.

Le tems où je ne vois pas mon maître, je l'emploie à me rendre digne de le servir.

LA MARQUISE.

Fort bien : mais ce n'eſt pas comme cela qu'on s'avance.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, Madame ; c'en eſt la voie la plus honnête.

LA MARQUISE.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce que vos livres vous apprennent : voyez votre grand couſin, il ne lit jamais ; cependant....

LE MARQUIS.

Je ſais, Madame, pour m'exprimer noblement, *qu'il excelle à conduire un char dans la carriere.*

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas par-là que je l'eſtime je voudrois, ſur-tout, qu'on n'écraſât perſonne : mais, du moins, il n'a pas comme vous la manie d'écrire, de compoſer : un homme de votre nom!

LE MARQUIS.

Mais Céſar, ma mere ; mais Frédéric ! Ces noms-là ſont aſſez nobles & valent bien le nôtre, je crois.

LA MARQUISE.

Pour comple de ridicule, vous voilà ſérieuſement amoureux de cet enfant ; & je parireois bien que vous l'adorerez, quand elle ſera votre femme.

LE MARQUIS.

Oui, Madame. Remplir les devoirs de mon état, cultiver mon eſprit, épouſer une femme que j'aime, ne m'occuper que du ſoin de la rendre heureuſe, voilà ce que je me propoſe : j'aurai le front d'avoir des mœurs à la face d'un monde corrompu que je ne prends point pour modéle.

LA MARQUISE.

Vous ne voulez reſſembler à perſonne, à la bonne heure. Soyez ſi extraordinaire qu'il vous plaira, mais terminons : ces bourgeois m'excedent, je vous en avertis ; & ſi je vous aimois moins, je n'aurois pas eu la complaiſance d'aller en grande loge avec Madame Durval, d'être de ſes ſoupers, & ſur-tout

de venir à sa campagne. De grands airs, & un ton si bourgeois! Et sa sœur la Comtesse, si sottement fiere d'un rang auquel elle ne se fait point, dont elle est toute empêtrée & toute ridicule!

LE MARQUIS.

Au moins, vous conviendrez, Madame, que Mademoiselle Durval....

LA MARQUISE.

Oui, elle n'est pas mal: mais cela se sentira toujours.... Laissez-moi faire, je la formerai, je la formerai.

LE MARQUIS.

Ah! ma mere, ne la formez pas, elle est si bien!

LA MARQUISE.

Paix, voici Madame Durval.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

Madame DURVAL.

JE viens de votre appartement, Madame; je voulois m'informer moi-même comment vous aviez passé la nuit & si rien ne vous manquoit.

LA MARQUISE.

Je suis très-sensible à vos attentions, Madame, mais on a soin de me prévenir sur tout.

Madame DURVAL.

Prenez-vous quelque chose le matin.

LA MARQUISE.

J'ai demandé du chocolat. Il fait le plus beau tems du monde, j'ai déja fait un tour de jardin, & j'ai prié qu'on m'apportât le chocolat dans ce sallon au frais.

Madame DURVAL.

J'y prendrai avec vous mon caffé à la créme; (*Au Marquis.*) & vous, Monsieur.

LE

LE MARQUIS.

Moi, Madame, il faut que je voye le Ministre: nous sommes à la porte de Versailles, j'y vais faire un tour, & je serai revenu pour le dîner.

Madame DURVAL.

Il est de bonne heure; déjeûnez avec nous, Monsieur le Marquis: vous partirez ensuite.

LE MARQUIS, *après avoir regardé sa montre.*

Je prendrai donc un peu de chocolat.

(*Pendant ce dialogue un Officier a apporté du chocolat & du caffé qu'il sert; Agathe est entrée & se tient auprès de sa maitresse.*)

Madame DURVAL.

Asseyons-nous.

(*Le Marquis dit un mot à l'oreille de sa mere.*)

LA MARQUISE.

Mademoiselle Durval ne déjeûne-t-elle pas, Madame?

Madame DURVAL.

Agathe, que fait ma fille?

AGATHE.

Elle est chez Monsieur.

Madame DURVAL.

J'en suis fâchée, Madame; mais elle est chez son pere.

LA MARQUISE, *à demi-bas à son fils.*

Il faut vous en passer, mon fils. (*A Madame Dorval.*) La tête lui en tourne au moins.

Madame DURVAL.

Ma fille n'a rien d'assez extraordinaire....

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah! que dites-vous, Madame?

LA MARQUISE.

En effet, on n'est pas mieux que cela: c'est qu'elle est tout votre portrait, Madame.

Madame DURVAL.

Vous me flattez, Madame.... Comment trouvez-vous le chocolat?

LA MARQUISE.

Très-bon : j'aimerois pourtant mieux le caffé ; mais il m'incommode.

Madame DURVAL.

Si j'en crois mon Docteur, il m'incommode aussi ; mais je ne laisse pas d'en prendre.

LE MARQUIS.

Vous préférez votre plaisir à votre santé ?

Madame DURVAL.

J'aurois de la peine à vous dire pourquoi j'en prends, c'est par habitude ; car pour le plaisir, ce que je bois, ce que je mange m'est assez égal : je suis toujours sans appétit ; tout le monde est un peu comme cela ; il n'y a gueres que le peuple qui ait de l'appétit.

LA MARQUISE, *à son fils, entre ses dents.*

La sotte créature que c'est-là !

Madame DURVAL.

Que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Je dis que votre Docteur devroit bien remédier à cela.

Madame DURVAL.

Oh, il ne remédie à rien, mon Docteur : mais il m'amuse : il a la prétention des bons mots & le tic singulier d'en rire....

LA MARQUISE.

Souvent tout seul.

Madame DURVAL.

Au demeurant, c'est bien la meilleure gazette.

LE MARQUIS.

Un peu scandaleuse.



SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS; Madame DURVAL; Mlle DURVAL, *un mouchoir à la main, sortant de chez son pere.*

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah ! voilà Mademoiselle Durval.

Madame DURVAL.

Elle sort de chez son pere.

LA MARQUISE.

Amenez-nous la, mon fils. --- Bon ! il est déjà parti.

LE MARQUIS, *à Mademoiselle Durval, vers laquelle il a couru.*

Me trompe-je, Mademoiselle, vous venez d'essuyer des pleurs ?

Mademoiselle DURVAL.

Non, Monsieur ; c'est que j'ai mal aux yeux.

LA MARQUISE, *qui s'est approchée.*

En effet, ils sont tous rouges.

Madame DURVAL, *à la Marquise.*

Pardonnez, Madame. (*Elle prend sa fille à part.*) Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

Mademoiselle DURVAL, *sanglotant.*

Je suis au désespoir.... Ce Monsieur Dutour... mon pere ne veut rien entendre.... Il m'a traitée.... (*Elle fond en larmes.*)

Madame DURVAL.

Cachez vos pleurs, rentrez ; allez, mon enfant, je lui parlerai.

(*Mademoiselle Durval regarde le Marquis, leve les yeux au Ciel & s'en va.*)

SCENE XIV.

LA MARQUISEE, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

Elle nous quitte, Madame.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc qui s'est passé, Madame? aurois-je le malheur d'être cause....

LA MARQUISE.

Allez, mon fils, allez à Versailles & revenez bientôt; je vais causer avec Madame.

LE MARQUIS.

Je ne pars pas tranquille.

SCENE XV.

LA MARQUISE, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

Je vous avoue, Madame, que ce que je vois me donne aussi à penser; est-ce que notre mariage ne seroit pas une chose faite?

Madame DURVAL.

Vous ne doutez pas que je n'en fusse comblée: l'honneur de vous appartenir, le plaisir de faire enrager ma sœur, mille autres raisons.... Mais mon mari ne pense pas comme moi, & j'ai honte de vous dire que je ne suis pas tout-à-fait la maitresse.

LA MARQUISE.

Pas tout-a-fait la maîtresse! Une femme! A Paris. J'y croyois nos droits plus respectés.

Madame DURVAL.

Il est vrai: mais Monsieur Durval est un homme qui n'est pas comme les autres.

LA MARQUISE.

Quelque étrange qu'il puisse être, Madame, j'ai peine à croire que dans le cas présent il puisse y avoir des difficultés de sa part.

Madame DURVAL.

Il n'y en devroit point avoir : Mais Madame, (je suis forcée de vous le dire) M. Durval n'a point d'élévation dans l'ame, il ne respecte que l'argent, & malheureusement Monsieur votre fils n'est pas riche.

LA MARQUISE.

S'il l'étoit, Madame, assurément notre amitié me feroit passer par-dessus certaines raisons ; mais ce n'est pas l'usage.... & vous savez...

Madame DURVAL.

Épargnez-moi ces raisons, Madame ; encore une fois les difficultés ne viendront pas de moi.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Madame DURVAL, LE DOCTEUR, AGATHE.

AGATHE, *annonçant.*

Monsieur le Docteur.

LA MARQUISE.

Je vous laisse Madame, & vais achever ma toilette.

(*Agathe écarte la table du déjeûner.*

Madame DURVAL.

Vous venez à propos, Docteur : j'ai mal dormi ; j'ai les yeux battus.

LE DOCTEUR.

Battus, Madame ! Dites battans, ah, ah, ah... je ne les ai jamais vu si redoutables.... Voyons votre pouls.... un peu vif... je soupçonnerois que vous avez pris ce matin du caffé, si je ne vous l'avois pas défendu.

Madame DURVAL.

Ne savez-vous pas, Docteur, que les femmes aiment à faire ce qu'on leur défend?

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire que j'ai deviné: ah, ah, ah.

LA MARQUISE.

J'admire votre pénétration.

AGATHE, *à part.*

Monsieur le Docteur devine ce qu'il voit.

LE DOCTEUR.

Oh! çà, prometttez-moi de n'en plus prendre: c'est se mettre la chaux dans le sang.... Mademoiselle y en a-t-il encore?

AGATHE.

Oui, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Donnez-m'en, je n'ai rien pris ce matin: ah, ah, ah.

AGATHE, *le contrefaisant.*

En voilà: ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Agathe!

LE DOCTEUR.

Elle est gaie, Madame; elle est gaie. Il n'y a pas de mal à cela: ah, ah, ah.

(*Agathe sort.*)

Madame DURVAL.

Quelle nouvelle, Docteur?

LE DOCTEUR.

Vous savez que Célimène est veuve.

Madame DURVAL.

Qui auroit cru que cette femme toujours mourante, enterreroit son mari?

LE DOCTEUR.

Elle se porte à présent à merveille: un de mes Confreres a fait cette grande cure.

Madame DURVAL.

On disoit qu'elle ne voyoit plus de Médecins.

LE DOCTEUR.

Oui, mais le mari en voyoit un qui, comme on

dit, a fait d'une pierre deux coups : le mari eſt mort, & la femme s'eſt bien portée : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

N'y a-t-il poinr d'autres nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Je ne ſçais ; j'ai entendu mumurer quelque choſe ſur M. Dutour.

Madame DURVAL.

On vous aura dit que M. Durval veut lui faire épouſer ma fille ; & ſans doute que ce mariage-là paroît fort ridicule ?

LE DOCTEUR.

En effet, il eſt queſtion de mariage dans ma nouvelle ; mais ce n'eſt point avec Mademoiſelle Durval : une avanture de nuit, une ſurpriſe, une Mademoiſelle Lucile ; je ne puis trop vous dire ce que c'eſt : comme on m'expliquoit la choſe, on m'eſt venu dire qu'un malade preſſoit : j'ai couru ; j'ai trouvé qu'il avoit pris ſon parti ſans moi : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Cela eſt fâcheux.

LE DOCTEUR.

Oui j'ai perdu ma nouvelle. Voyons encore votre pouls.... Toujours vif, très-vif : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Si je me faiſois ſaigner ?

LE DOCTEUR.

Oh ! non, je ne vous le conſeille pas ; la ſaignée vous eſt contraire.

Madame DURVAL.

J'ai dans la tête qu'elle me feroit du bien. On ne ſait que faire à la campagne : la Marquiſe part ce ſoir, je n'aurai demain que des amis de mon mari, des eſpeces ; je me ferai ſaigner : n'eſt-il pas vrai, mon Docteur ?

LE DOCTEUR.

Une petite ſaignée donc ; Ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Je compte aussi reprendre mes pillules : ne me le conseillez-vous pas ?

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

Madame DURVAL.

Ah ! ah ! cher Docteur, vous voulez donc que je ne mange ni ne dorme ?

LE DOCTEUR.

Allons, allons ; mais rien qu'une ou deux : vous faites de moi tout ce que vous voulez : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Ne passez-vous pas un moment chez mon mari ?

LE DOCTEUR.

Seroit-il incommodé ?

Madame DURVAL.

Oh ! jamais. Quelque indigestion par-ci, par-là ; mais c'est que vous lui parlerez de M. Dutour, & que, sans faire semblant de rien, vous lui en ferez un portrait....

LE DOCTEUR.

Je ne le connois pas.

Madame DURVAL.

Qu'importe ? je le connois moi, & je vous suis caution de tout le mal que vous en direz.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, ah. Allons, allons.

SCENE XVII.

Madame DURVAL, *seule.*

IL est délicieux, mon Docteur ; point entêté surtout : c'est ce que j'en aime ; un peu médisant avec cela ; oh ! c'est un homme divin ! .... Bon ! ne me voilà pas mal ; la Comtesse !

SCENE

SCENE XVIII.

La Comtesse D'ALTIN, Madame DURVAL.

La Comtesse D'ALTIN.

MA sœur je viens prendre congés de vous. Il n'y a pas moyen de demeurer avec votre mari : c'est un homme qui n'aime que les gens de sa sorte : je lui avois proposé, pour sa fille, un très-grand mariage, le frere d'un homme titré : il m'a refusée, mais très durement.

Madame DURVAL.

Celui que vous proposiez, ma sœur, est un homme perdu de dettes, un joueur.

La Comtesse D'ALTIN.

Qui vous dit que non, sans cela, Mademoiselle Durval seroit-elle un parti pour lui ?

Madame DURVAL.

On dit qu'il a eu d'indignes procédés avec des femmes.

La Comtesse D'ALTIN.

Des femmes.... de la Ville.

Madame DURVAL.

Je vous admire, ma sœur : des femmes de la Ville valent bien....

La Comtesse D'ALTIN.

Mon Dieu ! mille pardons : vous me voyez confuse ; j'oubliois....

Madame DURVAL.

Ce que vous avez été, ma sœur.

La Comtesse D'ALTIN.

Oh ! j'ai tort, j'ai tort : je ne sais comment cela m'est échappé devant vous. Ah ! çà, je ne puis m'arrêter : M. le Comte m'attend à dîner à Paris chez le Duc son Oncle, avec qui nous allons ce soir à Versailles ; il y a quelque temps que nous n'y avons été, & il faut bien faire sa Cour.

Madame DURVAL.

C'est un grand assujettissement, ma sœur, une grande dépendance que celle de la Cour, & je vous plains bien de n'être pas en état de vous en passer.

La Comtesse D'ALTIN.

Cette dépendance-là est honorable, & met à portée des graces : M. le Comte soupe dans les cabinets, je fais la partie de....

Madame DURVAL.

Fort bien ; mais je reste chez moi où l'on fait la mienne. Il est vrai que tout le monde ne peut pas tenir une maison.

La Comtesse D'ALTIN.

Tout le monde peut encore moins être admis à l'honneur...

Madame DURVAL.

Ma sœur, c'est acheter bien cher cet honneur, que de rester les trois quarts de l'année dans un vieux château délabré pour avoir de quoi figurer quinze jours à la Cour.

La Comtesse D'ALTIN.

Mais pendant ces quinze jours, ma sœur, on voit meilleure compagnie, que ceux qui n'y peuvent aller n'en voient toute leur vie.

Madame DURVAL.

Laissons cela, ma sœur, je veux vous montrer mes diamans, je les ai fait monter dans un goût nouveau, ils sont d'un éclat, d'une beauté...

La Comtesse D'ALTIN.

Je les verrai une autre fois : je compte même vous les emprunter pour le bal paré qu'il doit y avoir : comme vous ne pouvez pas en être...

Madame DURVAL.

Je voudrois que vous y pussiez joindre une robe comme celle que je me fais faire ; c'est l'étoffe la plus riche, la plus superbe ; mais cela seroit trop cher... Je me suis aussi donné une voiture d'une élégance...

La Comtesse D'ALTIN.

Je vous approuve fort, ma sœur. Quand on n'a pas le bonheur de porter un certain nom, il faut avoir de tout bela : avec de l'argent chacun peut se contenter ; car tout est si confondu !

Madame DURVAL.

Pas si confondu. Il y a peu de gens qui puissent atteindre à de certaines choses ; par exemple, je suis en marché d'un bijou unique : la Princesse Amélie l'a trouvé trop cher : mais j'en ai la fantaisie, & je la passerai.

La Comtesse D'ALTIN.

Adieu, ma sœur, je vous quitte avec bien du regret. Quand on s'aime, comme nous faisons, il est cruel de se separer... Mais vous pourriez me venir voir ; il y aura des fêtes, & je me ferois un plaisir de vous faire bien placer.

Madame DURVAL.

Je suis si bien chez moi, ma sœur ! & puis je n'aime les fêtes que quand je les donne.

(Elle s'embrassent, & la Comtesse sort.)

SCENE XIX.

Madame DURVAL, *seule.*

Ouf, (*Elle sonne.*) je n'en puis plus ; (*Elle sonne encore, & se jette dans un fauteuil.*) me voilà ma migraine, au moins, pour vingt-quatre heures. La sotte ! En l'embrassant, si je ne m'étois contrainte, je l'aurois... On ne vient point, & je suis dans un état.

SCENE XX.

Medame DURVAL, AGATHE.

Madame DURVAL.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle? Je me trouve mal, horriblement mal, & personne ne vient... Mon eau de Luce... On auroit le temps de mourir. Finirez-vous, Mademoiselle?

AGATHE, *tirant un flacon.*

Ah! je l'ai dans ma poche... Je suis si troublée de voir Madame comme cela... Qu'est-ce donc qu'a Madame?

Madame DURVAL.

Ce que j'ai? N'as-tu pas vu sortir la Comtesse?

AGATHE.

Je viens de la voir partir dans le plus vilain équipage & avec les plus mauvais chevaux.

Madame DURVAL.

Elle n'a pas le sou, & elle est d'une impertinence!

AGATHE.

Bon! c'est qu'elle porte envie à Madame. Qu'est-ce qu'un grand nom, quanq on n'a pas de quoi le soutenir?

Madame DURVAL.

Je donnerois tous ce que j'ai pour être à sa place.

AGATHE.

Madame n'y pense pas. Qu'elle considere que la Comtesse ne sera jamais riche comme elle; & qui sait si Madame ne deviendra pas Comtesse; Madame est beaucoup plus jeune que Monsieur, & s'il arrivoit de certaines choses....

Madame DURVAL.

Je ne souhaite pas qu'elles arrivent, ma pauvre Agathe, je ne le souhaite pas; &, grace au ciel, mon mari est d'une santé...

AGATHE.

Il me semble, à moi, qu'elle se dérange beaucoup.

Madame DURVAL.

Trouves-tu, ma chere enfant?

AGATHE.

Mais oui, beaucoup.

Madame DURVAL.

Tu m'allarmes... en vérité... tu m'allarmes... A propos, Agathe, il y a long-tems que je ne t'ai rien donné, prends la robe que j'avois hier.

AGATHE.

Bien des graces à Madame: mais voici Monsieur; voyez comme il a le visage enflammé!

Madame DURVAL.

Il paroît en colere: mais je me sens d'une humeur... Tu vas voir.

SCENE XXI.

Madame DURVAL, M. DURVAL, AGATHE.

Monsieur DURVAL.

MAdame, vous instruisez fort bien votre fille, vous lui donnez de jolis conseils!

Madame DURVAL.

Je lui donne, Monsieur, ceux que je voudrois qu'on m'eût donnés, lorsqu'il étoit question de me marier; je tâche de lui épargner un repentir.

M. DURVAL.

Oh! Madame, le repentir eſt de l'eſſence des mariages. Le meilleur eſt celui où l'on ſe repent le moins: mais ce n'eſt pas le nôtre, vous y mettez bon ordre.

Madame DURVAL.

En effet, j'ai grand tort de vouloir que ma fille, avec le bien qu'elle aura, n'épouſe pas un Monſieur Dutour, un petit homme tout bouffi de la morgue financiere, qui n'eſtime & qui n'aime que l'argent!

M. DURVAL.

Eh! que Diable voulez-vous dont qu'on aime?

Madame DURVAL.

Madame Dutour! le beau nom! oh! je vous réponds que, ſi j'avois eu la dixième partie du bien qu'aura ma fille, je n'aurois jamais été Madame Durval.

M. DURVAL.

Madame!

Madame DURVAL.

Ce mariage-là n'eſt pas fait; & puis le Docteur m'a dit des choſes de Monſieur Dutour!

M. DURVAL.

Quoi? Que vous a-t-il dit?

Madame DURVAL.

Oh! des choſes... je ne puis pas bien vous dire ce que c'étoit, il ne le ſavoit pas trop lui-méme... mais...

M. DURVAL.

Voilà qui eſt clair, Madame, & puis c'eſt une grande autorité que votre Docteur. *Ah, ah, ah*: (*Il le contrefait.*) ſi j'avois voulu l'écouter....

Madame DURVAL.

Ce qu'il y a de très-clair, Monſieur, c'eſt que, quand ce ne ſeroit que pour rabbattre les grands airs de ma ſœur la Comteſſe, je veux que ma fille....

M. DURVAL.

Eh! moquez-vous de ces airs, Madame: vous êtes en état d'acheter trente comtés comme le ſien.

Madame DURVAL.

En ſerois-je plus grande dame? Elle va à la Cour, elle ſera de toutes les fêtes.

M. DURVAL.

Et, pour y paroître d'une façon à peine convenable, il faudra qu'elle ſe prive du néceſſaire. Sçavez-vous ce que vous déſirez, Madame? l'indigence & la ſervitude; mais extravaguez ſi vous voulez, perdez-vous dans des deſirs inſenſés, enviez ceux qui vous envient; moi qui ſçais qu'on eſt tout quand on eſt riche, je n'envie perſonne.

Madame DURVAL.

Tout cela eſt bel & bon, Monſieur: mais, ſi ma fille n'épouſe le Marquis, ma réſolution eſt priſe, je me ſepare de vous.

M. DURVAL, *ironiquement.*

Mais, vraiment! Madame, voilà une menace terrible!

SCENE XXII.

M DURVAL, Madame DURVAL, Mlle DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

AH! vous voilà, Mademoiſelle! avez-vous fait vos réflexions? êtes-vous, enfin, diſpoſée à m'obéir?

Mademoiſelle DURVAL, *tombant au pieds de ſon pere.*

Mon pere, vous aimez votre fille, vous ne voulez pas ſon malheur, vous ne pouvez-pas le vouloir; & vous le feriez infailliblement en me donnant un époux que je ne pourrois aimer.

M. DURVAL.

Vous êtes un enfant. Que parlez vous d'aimer! Demandez à Madame si c'est pour cela qu'on se marie? Levez-vous.

Mademoiselle DURVAL.

Mon pere!

M. DURVAL.

Levez-vous, vous dis-je, & finissez une scene... Mais que veut mon frere avec cet air empressé?

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédens, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

EH bien! mon frere, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs?

M. DURVAL.

Que voulez-vous dire avec vos Almanachs?

M. DE SURMON.

Attendrez-vous encore, pour y croire, que j'aie fait une fortune comme la vôtre? J'avois pourtant raison, & M. Dutour...

M. DURVAL.

Eh bien? M. Dutour...

M. DE SURMON.

Quoi! ignorez-vous son aventuture?

M. DURVAL.

Quelque histoire ridicule, sans doute?

Madame DURVAL.

Il faut savoir ce que c'est.

M. DE SURMON.

Rien qu'une bagatelle: c'est que M. Dutour depuis trois mois est marié en secret avec Mademoiselle Lucile.

Madame DURVAL.

Marié!

Mademoiselle

Mademoiselle DURVAL.

Plût au Ciel !

M. DURVAL.

Plaisantez-vous, mon frere ?

M. DE SURMON.

Point du tout : les parens de la Demoiselle l'ont surpris avec elle hier au soir ; &, comme on lui a proposé une façon de sortir qui n'étoit point de son goût, il a déclaré le mariage.

Madame DURVAL.

Ce sera là ce qu'on avoit dit au Docteur.

M. DURVAL.

Mon frere, pouvez-vous donner dans un pareil conte ? M. Dutour qui doit épouser ma fille, & à qui je cède, pour cela, ma place....

M. DE SURMON.

Ajoûtez que, pour en obtenir l'agrément, vous lui avez prêté le plus honnêtement du monde les cent mille francs qu'il a fallu donner : aussi dit-on que, sans la circonstance qui l'y a forcé, son dessein étoit de ne découvrir son mariage, qu'après s'être bien mis en possession de votre place.

M. DURVAL.

Et moi, je n'en crois rien : on aime à répandre de mauvais bruits sur les gens riches. Le public, qui leur porte envie, est disposé à tout croire sur leur compte. M'emprunter mon argent pour se faire donner ma place, cela suppose plus de projet & plus d'esprit que je n'en connois à M. Dutour.

M. DE SURMON.

Appellez-vous cela de l'esprit, mon frere?

M. DURVAL.

Pourquoi, d'ailleurs, auroit-il épousé Lucile qu'on sçait d'humeur à ne pas désespérer les gens !

M. DE SURMON.

Pourquoi, mon frere? parce que, quoi que vous en pensiez, les sots ne se contentent pas de dire des sottises, & que très-souvent ils en font.

SCENE XXIV, ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voici mon fils qui revient de Versaille, Monsieur, & qui m'apprend des choses....

M. DURVAL.

L'aventure de M Dutour ?

M. DE SURMON.

Mon frere ne la veut pas croire.

LE MARQUIS.

Elle est pourtant très-publique, Monsieur, on n'en sauroit douter, & le Ministre en est instruit.

M. DURVAL.

Je demeure pétrifié.

LE MARQUIS.

Je l'ai trouvé indigné du procédé de Monsieur Dutour; & voici une lettre de sa propre main, où vous verrez que, sans égard à la promesse surprise par M. Dutour, on vous rend la place dont vous vous étiez démis en sa faveur.

M. DURVAL.

Ah! Monsieur.... (*A la Marquise.*) Madame, vous permettez....

(*Il lit la Lettre tout bas.*)

LE MARQUIS.

Je sais que le Ministre vous marque en même tems tout l'intérêt qu'il prend à moi, & le desir qu'il auroit de vous voir consentir à mon bonheur; mais je vous déclare que je ne veux point me prévaloir de sa re-

commandation, que vous pouvez librement disposer de Mademoiselle Durval, que votre place vous est rendue sans condition, & qu'elle vous sera conservée dans tous les cas.

M. DURVAL.

Hum, Hum! (*Il a l'air de rêver en regardant la lettre.*)

Madame DURVAL.

A quoi pensez-vous donc, Monsieur Durval?

M. DE SURMON, *s'approchant.*

Mon frere, vous voyez le procédé de M. le Marquis, & je ne doute pas que, dans cette occasion, vous ne fassiez ce que l'honneur exige.... & votre intérêt. (*Il lui dit ce dernier mot à l'oreille.*)

Mademoiselle DURVAL.

Je tremble.

LE MARQUIS, *à M. Durval.*

Monsieur, je devine, à-peu-près, ce qui se passe en vous; mais, encore une fois, agissez librement & sans crainte: je vous engage ma parole, que, quelque parti que vous preniez.....

M. DURVAL.

Monsieur, il est pris: je vous avoue que mon dessein n'étoit pas de donner ma fille à un homme de qualité: les exemples me faisoient peur, votre procédé généreux me rassure. Il faut m'en rendre digne, & mériter les bontés du Ministre.... (*A Julie.*) Avancez, Mademoiselle, je vous ordonne de regarder désormais M. le Marquis comme celui qui doit être votre époux.

Mademoiselle DURVAL.

Ah! mon pere!

LE MARQUIS.

Belle Julie... (*A M. Durval.*) Quel que sois le motif qui vous détermine, Monsieur, je n'aurai pas le courage de pousser la générosité plus loin.

J'accepte avec transport la grace que vous voulez bien me faire; mais soyez sûr que vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir, & que vous trouverez en moi tous les sentimens que peut attendre un pere du fils le plus tendre & le plus respectueux.

M. DE SURMON.

Mon frere, vous voyez que j'avois raison de vous dire qu'on n'en vaut pas toujours mieux pour être un sot. Croyez-moi, pour être honnête, il faut être éclairé; quoique, pour être éclairé, on ne soit pas toujours honnête.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé ce Manuscrit. A Paris, ce 13 Décembre 1771.

LE TOURNEUR.